

## L'approche autobiographique entre passé et futur, tentations et possibles : Le lieu de l'homme.

Ce texte a pour première intention de m'engager avec vous dans une exploration narrative visant à questionner un discours — ou plutôt des discours — aux multiples sens, traversés par une infinité d'interprétations, de postures, de façons de se dire, de se présenter et de se penser. Le comité organisateur de ce symposium nous exhorte à « produire des connaissances, des pratiques formatives et des pratiques de médiation pertinentes et cohérentes susceptibles de nous apprendre à habiter nos *entres* ». Ils nous poussent, nous pressent, désirent nous faire désirer un lieu du changement d'esprit dans la production de... pro-ducere... aller de l'avant, mener de l'avant, se mouvoir au-devant de ce qui est déjà là pour donner naissance. Désir que je fais mien dans mes formes et mes manières de faire. Je vous invite ainsi à visiter un discours où je ne cherche pas à valider mes propositions par rapport à mes objets, une mouvance cherchant à dessiner par des traits-mots autant mon expérience devenue représentation que la représentation qui vient à mon expérience. Narration pédagogique, née de mon désir qui va vers son objet, pour rester dans l'esprit de la conduite et de la mouvance, du guide qui va au-devant pour montrer en narrant, en pointant, en construisant un point de vue nécessairement singulier, dans l'espace des objets du monde. La narrativité que j'invite ici est pédagogique certes, mais autobiographique dans la mesure où c'est de ma vie dont je parle, de mon expérience de vie intégrale, vie de corps, vie d'affect, vie de pensée. Dans le but de problématiser disais-je. Dans le lieu de ma terre d'origine, *problematizar* se rattache à une expérience collective d'agir en pensant l'action, singulièrement et collectivement agissant sur la conscience qui déconstruit par son faire les chaînes qui maintiennent nos humanités enchaînées à des représentations, à des agirs qui réduisent à l'oppression, c'est-à-dire, qui pressent pour arrêter, pour faire reculer, qui exercent une force contraire à l'avancement. C'est dans cette parenté de sens, entre exhortation et oppression, que je vous invite à une narrativité pédagogique et problématisante, tenant comme toile de fond, tous ces *ismes* nés pour arrêter l'avancement, tous ces discours cherchant à faire barrage à la mouvance de nos humanités en marche : racisme, sexisme, discrimination systémique, islamophobie, homophobie.

Vous l'avez compris, une exhortation est nécessairement une prise en compte de ce qui nous empêche d'avancer. Je vous invite à cette narrativité pédagogique, (auto)biographique, problématisante de l'espace « [...] de la rencontre de l'autre et des enjeux du métissage, de l'interculturalité ou de l'acculturation [...] des gestes justes de re-nouage de liens avec ces autres multiples qui peuplent nos histoires et nos espaces de vie ». Intentionnalité ambitieuse certes, mais combien nécessaire à l'avancement de nos humanités.

---

« Sommes-nous condamnés à ne retrouver le véritable lieu de l'esprit que dans un univers rêvé dont les objets culturels et la science ne seraient que les témoins épisodiques : débris épars de quelque désastre primitif qui aurait accouché de l'histoire, laquelle ne serait plus ainsi que l'interminable et absurde errance de notre exil ? » (Dumont, 2008, p.74)

---

Vous inviter à entrer dans l'univers scientifique du concept de **culture**, dans le monde des discours sur la culture, entrer dans cet espace construit par le savoir des hommes -espace si près de nous et en même temps si distant-, signifie pour moi vous inviter dans le monde d'un mystère créé par nous, qui nous contient, nous dépasse et nous formate inlassablement. Ouvrir pour vous la porte autobiographique pour qu'elle serve de passage vers ce monde, représente pour moi un défi esthétique qui passe par l'effort d'une écriture d'essai, analogique, métaphorique et en abyme se forçant d'égrainer le sablier du temps insaisissable de nos passés, de nos présents et de nos avenir départagés. Je dépose ainsi ce langage autobiographique comme espace-temps de médiation entre ces deux mystères auxquels participent nos existences communes : l'espace de nos objets de culture et le temps de nos histoires.

Je vis ma vie dans l'espace-temps d'une transhumance. C'est-à-dire, exil et rapatriement constants entre l'histoire qui m'habite dès ma naissance et les histoires qui altèrent et nourrissent mes espaces identitaires. Je suis un exilé géographique, un expatrié de ma langue, un réfugié dans la culture d'un nord-occident francophone qui habite encore dans la précarité d'un camp semé d'abris, pour me tenir à l'écart d'une acculturation définitive. Si mon histoire singulière est certainement hantée par les fantômes du silence de mes ancêtres, le temps géographique de mes habitations regorge d'entités mythiques, de dieux ancestraux et des vérités, le tout figé dans le crépuscule de mes horizons de sens.

Les fantômes silencieux des blessures inavouables, se sont imprégnés dans l'inconscient de l'enfance de mes ancêtres. Silences vagabonds perdus dans les brumes d'un passé inatteignable, lointain et perdu dans la distance et dans le temps. Trente ans d'exil sans retour à mes racines se paye cher en mémoire et en oubli. Ces silences vagabonds ont trouvé demeure dans le mimétisme inconscient de mon âge adulte, oubliant progressivement ceux qui ont engendré mon histoire. Le fantôme millénaire de mes

blessures silencieuses persiste cependant dans la génétique même de l'histoire singulière de mon présent. Je me pose parfois la question autour de ce fait crucial de nos existences : sommes-nous conscients qu'en nord-occident, nous partageons tous l'exil de nos histoires ancestrales ?

Didier Dumas avait désigné sous le terme de fantôme le non-dit transgénérationnel né au cœur des questions non résolues de la tension entre sexe et mort. Éros et Thanatos se jouant continuellement dans un drame ancestral qui fait héritage.

Loin de rester invisibles, ces entités qui hantent la singularité de chacune de nos vies, guident la main créatrice de l'homme dans son œuvre de construction du monde de culture. Elles dictent à l'oreille les mots d'une interprétation mythique, d'une construction scientifique, d'une naissance poétique, d'un faire artisanal, d'une habileté technique ou d'une manière d'être en relation. Ces fantômes deviennent objets : créatures de l'homme-femme singuliers et manières d'être dans le monde. Par l'action créatrice de mon humanité singulière, les fantômes angoissants de mon histoire cherchent à se libérer dans l'évènement créateur ou dans la manière d'être. Finalement, le fantôme a son mot à dire sur la réponse lancinante de l'être : Qui suis-je ? Le fantôme devient savoirs et identité, objet saisissable et consommable qui se présente comme ange libérateur, comme horizon du sens pour le crépuscule de mon existence. L'ange est aussi masque, personnalité, voie qui se cherche dans un geste rituel cherchant exorciser les méconnus non-dits de mon existence. La possibilité d'une voie qui conscientise l'inconscient et dénonce la blessure ancestrale, singularité qui cherche dans ses désirs, dans ses gestes, dans ses pensées, dans ses représentations et affectes, dans le fil de son histoire l'ange de la libération. Exorciste du fantôme ancestral, l'ange se présente comme la possibilité d'un véritable culte des ancêtres, c'est-à-dire, culte comme acte rituel par lequel nos humanités invoquent la divinité qui cherche à le protéger, culte qui cultive la culture de la vie dans l'exorcisme du fantôme. C'est à tout de moins, la proposition de la psychogénéalogie (Schützenberg), de la psychanalyse transgénérationnelle (Dolto, Dumas, Abraham, Torok). Ce sont les propositions des pratiques telle la dynamique des constellations familiales (Hellinger) ou les actes de psychomagie (Jodorowski). Verbe et symbole, rite et incantation à la recherche du fantôme qui hante nos histoires singulières et collectives.

Cependant, nos humanités semblent condamnées à vivre sous une malédiction inéluctable, étrangère et intime à la fois, annoncée par les pythonisses ancestrales et actualisée par voix des maîtres de nos présents. Drame répétitif qui se joue depuis la nuit de nos temps. Éros et Thanatos jouant ensemble sur la scène du monde. Notre existence humaine semble conditionnée à devenir l'objet de ses objets.

Hommes et femmes soumis aux mirages des sens créés de toute pièce par nous. Ils s'érigent en lieu de distance, en repère incontestable, en vérité absolue guidant nos existences.

Par l'œuvre de nos vies et par la vie de nos œuvres le fantôme devient ange de parole retrouvée, ange exorciseur des fantômes du silence. L'ange incarne le silence brisé, la connaissance trouvée, la découverte donnant réponse à ces questions profondes de l'être humain à la recherche d'une compréhension de soi, de l'autre et du monde. L'ange exorcise dans nos horizons de sens, les fantômes qui les ont créés.

L'ange s'approche de moi, de nous, à partir de ce lieu de distance, à partir de cet ailleurs. Il se réincarne dans mon existence présente. Comme un avènement, il arrive à ma mémoire et rencontre le fil de ma propre histoire, et je l'aspire dans mon désir de connaître, de comprendre. Acte nécessairement érotique de possession à la recherche de la satisfaction de mes désirs. L'ange entre ainsi dans le tissage mémoriel de mon histoire, il redevient fantôme, il s'installera silencieusement dans la mémoire de mes acquis, il hantera ainsi mes générations à venir, par mon désir de le posséder il possédera mon âme, parce que quittant l'horizon de sens, il s'incarne dans un lieu qui deviendra histoire passée, dépassée, emmagasinée dans le lieu de ma mémoire, dans l'héritage qui deviendra à son tour tradition, transmission, repère silencieux pour les quêtes de sens nouveaux des nouvelles générations. Ceci est, en quelques traits-de-mots, ce que j'appelle le mystère. L'ange-fantôme habite nos singularités, incarne nos objets de cultures, dialogue avec nous dans la parole de celui que je rencontre. Redevenant mémoire, l'ange se transforme en fantôme de transmission intergénérationnelle et s'érige en vérité immuable... jusqu'à son prochain exorcisme.

Une question se lève en moi au contact de ce mystère, au-delà de la conscience que j'ai ou que je puisse avoir de cette sorte de symbiose insidieuse entre créature et créateur. Existe-t-il une formule incantatoire, un rituel sacré, un exorcisme ultime capable de briser la malédiction de nos soumissions à nos objets, à nos anges et à nos fantômes ?

La tentation autobiographique : les possibles d'une narrativité radicale.

---

« Par l'abolition momentanée des rapports de la conscience et du monde, une autre conscience et un autre monde peuvent surgir à qui il suffira de devenir poème, tableau ou roman pour qu'ils opposent, et pour toujours, aux bruits familiers de la conscience mondaine, leur troublant et énigmatique défi, leur inguérissable blessure. »  
(Dumont, 1968, p.61)

---

Dans ma pratique autobiographique, née de mon parcours d'exil au sein d'une crise identitaire entre la mémoire qui se perd et ma propre continuité historique au sein de la terre d'accueil, a été pour moi la voie de passage pour pas mourir à moi-même, ou mieux dit, la voix qui refuse les maux-dires d'une

réactivité d'auto-préservation. Je me situe ici, certes, dans le lieu de celui qui est venu ici, qui a accepté de se mouvoir dans les balises de la terre d'accueil, mais qui a refusé une acculturation qu'aurait oublié les racines de son origine.

La question de la radicalité, dans mon expérience d'écriture autobiographique, veut dire revenir vers les racines. Le sens radical ici est celui de l'effort de l'auteur autobiographique fourni en retournant aux racines de son identité profonde, non pas pour y demeurer, mais pour mieux cultiver son présent. Mais en plus, dans cette expérience autobiographique je découvre un espace caché, un lieu qui se manifeste seulement dans exploration consciente des abîmes de ma blessure originelle : blessure comme coupure, comme séparation et comme crise, comme instinct d'autoprotection qui s'enferme dans le lieu sécuritaire de sa solitude. Dans ce lieu de blessure, mon humanité devient narcissique par besoin, c'est-à-dire, elle s'autocontemple dans son image immuable se reflétant dans la surface de son constat d'être vivant. Lieu certainement sécuritaire où je me sens à l'abri de l'action altérante de mon contact à l'autre et au monde. Je découvre ce lieu de blessure comme la distance entre moi et l'autre. Je prends ainsi conscience, par un effort de compréhension et non par un donné de constat, que rencontrer l'autre à l'intérieur d'un texte autobiographique tient d'une attitude étrangère de la conscience face à elle-même. Par la force du souvenir et à force d'habiter la blessure, l'écrit fini par écouter l'autre. Parce que la blessure n'est jamais autoinfligée, elle est née du contact de l'autre et du monde. La blessure se découvre –dans le sens de béante et sanglante- dans l'histoire intergénérationnelle et dans l'histoire de ma propre genèse. Mais un appel pressant du présent résonne constamment dans l'acte d'écrire ma vie. Nous l'oublions souvent. Un oubli qui me ramène à l'esprit la mémoire d'une définition que Pineau avait déjà énoncée de l'écrit autobiographique. Percutante, invitante, exhortant à garder en mémoire le fait incontournable à une écriture autobiographique, cette définition se lit ainsi :

**L'autobiographie est donc la biographie d'une personne faite par elle-même [...] Ce « par elle-même » implique en effet deux caractéristiques. La première est que cet essai d'expression verbale de la vie est concomitant de cette vie. La mort n'est pas encore survenue, comme c'est souvent le cas dans les biographies qui sont souvent post-mortem. La seconde resserre encore cette concomitance : elle n'est pas seulement temporelle, elle est intrinsèque. C'est la vie elle-même qui essaie de s'exprimer, de se traduire en mots. Activité symbolique pour essayer de se comprendre comme totalité (Pineau et Marie-Michelle, 1983, p.124)**

L'écrit autobiographique révèle un oubli dangereusement pernicieux : au moment d'écrire, je plonge tellement dans mon récit de blessure, que je me coupe de ma qualité de survivant à la blessure, de mon état d'être vivant. Cependant, en restant présent à mon présent en écriture, par l'effort de faire corps et vie avec l'écrit, la conscience que j'acquière est que dans ce lieu d'immobilité et de peur de ma blessure, il m'est impossible de m'en sortir par mes seules capacités de résilience. L'autre et le monde m'ont porté sur le chemin de la vie. La conscience ultime acquise par le récit autobiographique n'est pas un récit des événements passés, mais le constant que celui qui écrit, moi en l'occurrence, est vivant malgré la blessure qu'en apparence l'immobilise et tue. Ainsi, blessure et chemin de vie, je les découvre redevables de la présence de l'autre et du monde, conçus comme contexte vital où les objets de culture continuent à donner un horizon de sens qui se construit par l'action créatrice de l'humanité, dans son désir de donner des réponses à ses questions de survie, d'existence et de continuité et où l'autre, dans la vie relationnelle, me porte dans le mouvement de l'existence m'éloignant de la conscience de mort. Éros et Thanatos dansant sur la scène de la vie, comme un lieu de catharsis pour nos angoisses existentielles, comme une proposition de résolution de nos tensions entre nos désirs de vie et nos peurs de mort. L'entre, je le découvre comme l'espace mouvant où mon être parcourt le temps et la distance entre sa naissance et sa mort, entre le désir de vie et l'inéluctable fin de mon existence singulière. Me découvrir dans cet entre, acquière pour moi un sens de transcendance, c'est-à-dire, ce lieu de mon existence où je me trouve redevable de l'histoire de mes rencontres avec le monde et les autres et, où mon existence aura créé les possibles d'une histoire en héritage, dans le monde des objets de culture et dans le monde des relations.

L'écrit autobiographique est constat du présent et constat de vie qui se construit. Mais le corps du texte a tendance à se détacher du corps de l'écrivain. Le temps du texte autobiographique tend, par la stylisation de l'évocation du souvenir, à devenir événement passé au lieu d'avènement mémoriel. L'écrit a tendance à s'oublier dans la distance au présent et à la vie mouvante de son auteur. Il prend une autonomie illusoire face à son origine. Il devient lui-même fantôme silencieux de ses origines.

Je me rends compte d'un autre fait. Quand j'écris l'autobiographie, je suis devant la tentation de l'écrit *décrit*. Description écrite qui s'attarde à l'événement passé et qui camoufle l'acte présent de l'évocation. S'attarder à décrire dans l'écrire, transforme le texte en un lieu d'immobilisation photographique d'un passé qui n'existe plus. Ceci contribue à l'illusion d'avoir accès à l'événement vrai. Nous oublions que cet accès se limite à la représentation actuelle emmagasinée dans les filets de ma mémoire. C'est sans conteste le risque de la stylisation. De la recherche d'une esthétique qui se complaît en elle-même. Une forme cherchant plus à dire qu'à se dire dans l'écoute de son interlocuteur. Le monde et l'autre donnent existence à l'écrit. Mais notre évolution culturelle nord occidentale —et ici je m'inclus puisqu'à son

contact, j'apprends à la comprendre, c'est-à-dire, à la contenir-, a provoqué une coupure drastique entre l'action du présent et le sens de l'histoire. Les objets de culture se sont détachés vers un horizon signifiant et crépusculaire invitant à la mort de la mouvance du sens. Ils se sont distancés de la seule possibilité de la conscience de la vie et de l'existence, de son sens sensible et directionnel : sa mouvance. La signification rationnelle objectivée, devenue repère universel de sens, réprime et opprime la possibilité d'une mouvance toujours changeante, toujours trans-humante, trans-missive et trans-formable, trans-générationnelle, trans-culturelle. Cet horizon objectivé de signification rationnelle s'immobilise dans le crépuscule de sa mort narcissique, admirant sa beauté dans le reflet cristallisé de sa propre image, s'offrant à nous comme objet consommable pouvant donner sensibilité et directions au mouvement de nos existences, dans son désir de Vie. Aspirer en nous cet objet, le faire notre, le posséder implique, à tout fin pratique et actant, se faire posséder par le Thanatos. L'Ange devient Fantôme. L'objet se juxtapose au sujet. L'immobilité se déguise en mouvance de vie.

La question reste donc entière. Sommes-nous capables de briser la malédiction d'une culture nord occidentale qui barre la route à notre mouvement de vie, par l'imposition des objets morts dans l'horizon crépusculaire d'une signification rationnelle devenue sens?

#### Mémoire, narration, présent et dialogue : les possibles d'une médiation.

---

La crise de la culture actuelle (se situe) : dans la recherche de médiations inédites entre le tissu quotidien de la vie et les objets culturels qui nous interrogent de leur magnifique distance, entre nos actions ordinaires et la science qui les remet en question. Si nous ne voulons nous perdre ni au-delà du poème ni dans les rets des pouvoirs les plus vils, il nous faudra une Politique. Et plus encore : une Mémoire. (Dumont, 1968, p.227)

---

Entre Éros et Thanatos, entre le désir de vie et la pulsion de mort, entre sujet et objet, entre immobilisme et mouvance, entre formé et transformation se situe la tentation d'une possibilité de médiation.

Je me recentre dans la mouvance de ma propre existence et dans ma pratique autobiographique. Je reconnais que c'est mon parcours dialogique et mouvant contenu dans la narrativité de mon présent, où je vis dans la continuité la question : Suis-je ou je ne suis pas ? Être et suite et être dans la continuité de la vie. Voilà la question. Je fais de cette question les leitmotivs (conduction du motif) esthétiques de la narrativité autobiographique, du Je vivant qui s'écrit dans la conscience de son présent, de sa

mouvance. J'insiste, il s'agit d'une question et non d'une réponse. Un lieu où se crée l'espace dialogique de la rencontre avec l'autre, avec le monde, à partir d'un rapport à Soi mouvant, transhumant et transformateur.

Mon expérience d'exil, mon contact avec l'évocation de mes présents mémoriels dans une intentionnalité de découverte de la continuité, ont ancré ma pratique quotidienne, mon agir actant dans une mouvance d'existence défiant la mort dans un rapport de transcendance. Désirer la vie en reconnaissant l'horizon de la mort, sans l'aspirer en moi, mais en avançant vers elle dans une spiritualité de rencontre est, pour moi, la découverte des sens de mon existence : Le sens de mes sensibilités blessées, hantées des fantômes silencieux et des anges de la mort venant à moi de la mémoire dite universelle figée dans les significations crépusculaire de ses objets ; Le sens de mes trajectoires directionnelles dans le parcours géographiques et temporelles de mes rencontres, ces chemins tracés par l'histoire de mes ancêtres et re-conditionnés dans la génétique permanent de la mouvance de mes rapports à soi, à autrui et au monde ; Les significations devenues mouvantes dans le lieu où n'existe plus de réponse, mais des possibles d'une question sans réponse, vitale et nécessaire au changement, lieu d'accueil où je reçois en exilé les objets consommables du monde de la culture objectivée, sans m'y identifier, sans m'y densifier, sans m'y attarder, sans m'y mourir tout en habitant l'écart entre l'Éros et le Thanatos.

Je suis le fils de révolutions et de transformations, mes soi-disant identités se forment continuellement au contact du désir de vie qui me tient vivant face aux possibilités de mort. Je survivis au rejet maternel de ma naissance, celui même qui me pousse vers les inconscients traumatiques d'une quête de survie. Je vis dans la relation qui m'oppose à l'autorité du père dans une dynamique œdipienne impossible à résoudre dans l'absence de la mère. Mon corps conserve les traces des parcours accidentés, des pertes de conscience me faisant toucher à l'expérience de la mort, des maladies chroniques s'attaquant à mon corps et à ma psyché. Je vis l'effondrement d'un monde de sécurité incarné dans le contexte de la maison ancestrale détruite à la suite du tremblement de terre. Catastrophe qu'aujourd'hui parsème l'évocation de mon enfance de morts, de cris, de prières implorant la miséricorde des dieux protecteurs de la vie. Dans ma gorge, dans les tremblements de mes doigts parcourant le clavier qui donne naissance à la graphie de ces mots que je lis et que je lie, survit l'expérience sensitive d'une dictature, d'une expérience vivante de violence oppressive, persiste le son de balles et l'odeur de poudre, l'image de l'ami d'enfance qui tombe. En moi vit la guerre, la dissidence, le chemin d'exil, la lutte pour la survie dans un espace sans repères sous la menace de l'acculturation en terre québécoise. En moi continue à vivre la rencontre de l'étranger dans ce monde où l'étranger c'est moi. Quand j'écris au présent les évocations mémoriels d'une histoire événementielle, advient à moi l'ouverture béante de la blessure.



Cette ouverture crée en moi, la possibilité d'un espace, d'un écart, d'un vide servant de médiation aux possibilités du dialogue. Je caresse ainsi l'espoir d'un autre se découvrant aussi vivant parce qu'il a été porté par d'autres.

Dans la narration de ce *Lieu de l'homme* appelé culture, je me force à récréer le vide de tous les possibles, l'espace de l'entre. L'objet de la signification qui se laisse tenter par l'horizon du sens crépusculaire et le lieu singulier de ses origines mouvantes. Narration comme une possibilité de médiation, comme une exhortation à la mémoire pour qu'elle ne s'oublie pas, pour qu'elle reste dans l'évocation présente de sa naissance dans les rapports relationnels de ses rencontres.

Que cette narration soit verbale, picturale, discursive, artisanale, scientifique, poétique, écrite... je la vis dans mon expérience, comme l'espace singulier de la mouvance de chaque vie. Je donne à ceci un sens : il me faut provoquer la chute des anges immuables vers la mouvance terrestre de ma Vie et, je me dois renvoyer mes fantômes au monde des morts où ils appartiennent.

Réparer les liens entre l'objet crée et son créateur, dénoncer la rupture des liens relationnels qui nous solidarisent dans la construction de notre "Je suis donc je suis". Rétablir le sens de la question d'être et de continuité : telle est pour moi l'appel de mon désir de vie dans mes rapports au monde de vie. À ce stade de ma réflexion, je me fais un aveu en vous faisant une déclaration, plus comme une responsabilité que comme une réponse, plus comme une épreuve que comme une preuve de vérité : c'est la mouvance blessée de mon être transhumante qui réussit, par sa narrativité dans l'actuelle, à exorciser dans l'incantation rituelle de son écrit, l'espace figée de ces cultures universelles ayant oublié les espaces de vie singulière qui lui ont donné naissance. Par ailleurs, dans ma pratique d'accompagnement des écrits autobiographiques, comme espaces de quête mouvante de sens renouvelés, je constate ceci : quand l'être se raconte dans le présent de ses évocations mémorielles, comme lieu de questionnement et non pas comme proposition de réponse, il se crée un espace relationnel et dialogique que facilement repousse les barrages cherchant à contenir l'avancement du changement permanent de la vie. C'est dans cet espace de vide de tous les possibles, où la question n'appelle plus la vérité, mais l'authenticité, qu'Éros et Thanatos peuvent danser au rythme éternel de la mouvance de la Vie. Ceci n'est pas une garantie de facilité ou d'absence d'effort. Ceci n'est pas une réponse pour nos souffrances communes ou une échappatoire à nos peurs. Ceci, n'est pas la garantie d'une survie au milieu de la guerre déchire notre existence, de l'indifférence qui nous rend sourds à nos propres cris de souffrance. Il ne s'agit ni d'une recette contre le mal qui nous habite, ni une potion magique pour faire naître l'amour inconditionnel dans nos cœurs et nos corps meurtris par la violence du monde. Il s'agit tout simplement du récit de mon chemin de vie et de survie, soumis à vous comme épreuve de vie et comme preuve de ma propre existence.

## Bibliographie et références

- Abraham, N. et Torok, M. (2009). *L'écorce et le noyau*. Paris : Flammarion.
- Dumas, D. (1985). *L'âge et le fantôme, introduction à la clinique de l'impensé généalogique*. Paris : Minuit.
- Dumont, Fernand (2008). *Le lieu de l'homme. La culture comme distance et mémoire, Œuvres complètes de Fernand Dumont*. Philosophie et sciences de la culture, tome I. Québec : PUL.
- Gomez, L. (2000). *Une démarche autobiographique dans la quête de l'identité d'éducateur*. Mémoire présenté comme exigence partielle à la maîtrise en éducation. Université du Québec à Rimouski.
- Gomez, L. (2008). *L'approche culturelle de l'enseignement en formation initiale de maîtres : un cadre théorique et conceptuel pour l'accompagnement pédagogique*. Thèse présentée comme exigence partielle au doctorat en éducation. Université du Québec à Montréal et Université du Québec à Rimouski.
- Hellinger, B. et Ten Hovel G. (2001). *Constellations familiales, comprendre les mécanismes des pathologies familiales*. Gap, France : Éditions Le souffle d'Or.
- Jodorowski, A. (2001). *La danse de la réalité*. Paris : Albin Michl.
- Lavoie, B. (2010). *Entre l'universel et le particulier : le double rapport à la mémoire dans la pensée de Fernand Dumont*. Mémoire présenté comme exigence partielle à la maîtrise en sociologie. Université du Québec à Montréal.
- Pineau G. et Marie-Michèle (1983). *Produire sa vie : autoformation et autobiographie*. Paris/Montréal: edilig/éditions Saint-Martin.
- Schützenberg, A.A. (2009). *Aïe, mes aïeux*. Paris : Desclée de Brouwer.